

# Les Idées de Léon Walras sur la Nature Humaine

*Donald A. Walker\**

## Introduction

Les grands traits et beaucoup de détails sur les idées de Léon Walras à propos de la nature humaine ont été discutés à de nombreuses reprises. Il est impossible de préparer un texte sur ce sujet sans utiliser quelques-unes des citations de ses écrits qui ont déjà été fréquemment employées. Néanmoins, il est possible d'ajouter quelques détails à notre connaissance de sa conception de la nature humaine, de mettre en valeur quelques incohérences dans son traitement de la volonté libre, de noter les différences entre les types idéaux pertinents à son idéal social et ceux pertinents à ses modèles économiques, et enfin d'examiner son hypothèse sur la nature humaine qu'il a utilisée dans ses modèles économiques. Nous pourrons ainsi apprécier plus justement son approche méthodologique dans ses modélisations économiques, ainsi que le caractère et la valeur scientifique de ses modèles. Nous pourrons appliquer les résultats de plusieurs façons, par exemple en comparant son concept de l'homme aux idées d'autres économistes néoclassiques tels que H.-H. Gossen, W. S. Jevons et Carl Menger.

Heureusement, il n'est pas nécessaire de déduire indirectement la conception, ou les conceptions, de la nature humaine de L. Walras car il a explicitement traité le sujet. Une des sources les plus importantes de cette étude est son ouvrage la “*Recherche de l'idéal social*” (1867-68). Il est vrai que L. Walras était jeune lors qu'il l'a rédigé ; cependant, ce texte n'est pas utile seulement pour découvrir les idées de sa jeunesse car il l'a fait republier sans changement d'opinion en 1896 à l'âge de soixante-deux ans, le présentant comme ses pensées mûres sur le sujet de la nature humaine. Une autre source importante est son “*Esquisse d'une doctrine économique et sociale*” (1898). Il est indéniable que celle-ci exprime les idées de sa maturité d'esprit car il l'a écrite durant la période 1893-1895 et l'a mise dans son recueil de textes publié en 1898. Enfin deux autres sources importantes sont les *Eléments d'économie politique pure* et quelques-unes de ses notes d'humeur<sup>1</sup>.

---

\* Université de Philadelphie (PA)

<sup>1</sup> Les notes d'humeur de L. Walras citées dans cette étude sont dans le Fonds Walras à Lyon, sauf si une autre collection est indiquée.

## 1 ) Aspects de la nature humaine

*La distinction entre la nature animale et humaine.* Il est utile pour le développement de cette étude de noter brièvement les caractéristiques que L. Walras pense être spécifiquement humaines. D'après lui, pour comprendre ces propriétés, il faut tout d'abord faire la distinction entre les caractéristiques partagées par l'homme et l'animal, et celles exclusivement réservées à l'espèce humaine. L. Walras soutient qu'il existe une ligne de démarcation entre la nature et l'humanité qui sépare l'homme physique de l'homme moral. En deçà de cette limite, l'homme vit de vies physiologiques et psychologiques purement animales ; au-delà de cette même limite, il vit de vies physiologiques et psychologiques proprement humaines. Sous le premier rapport, il appartient aux physiologie et psychologie physiques ; sous le second, il appartient aux physiologie et psychologie morales (Walras 1867-68 in 1896, p 101 ; 1990, p 91)<sup>2</sup>.

Comment L. Walras définit-il ces différences ? La réponse est que les hommes “*ont entre eux des rapports économiques et des rapports moraux*” (Walras 1896, p 126 ; 1990, p 112). L. Walras pense que la division du travail et la personnalité de l'homme “*contiennent en eux-mêmes tout l'homme physiologique et tout l'homme psychologique*” (Walras 1896, p 128 ; 1990, p 113). Il définit l'utile comme étant ce qui est favorable à la division du travail (Walras 1896, p 124 ; 1990, p 110). Et ce dernier implique que la personnalité de l'homme et l'homme psychologique est “*expliqué et justifié par l'homme physiologique*” (ibid.). Selon L. Walras, l'homme se définit par son aptitude à la division du travail qui se manifeste dans l'industrie ; sa sympathie et son sens esthétique se déployant dans les passions, la poésie et les beaux-arts ; son entendement et sa raison s'exprimant dans le langage et la science ; et enfin par sa liberté se traduisant par les mœurs, c'est-à-dire par la propriété, par la famille et par le gouvernement (Walras 1898, p 457-58 ; 1992, p 412 ; et Walras 1896, p 101-2, 104 ; 1990, p 91, 93).

*Facettes multiples.* Comme plusieurs écrivains ont noté (voir par exemple Dockès 1996, p 80), il est faux de penser que L. Walras considère que l'homme n'est qu'un type de calculatrice qui a pour seul objet la maximisation de l'utilité. L. Walras sait comme tout le monde que la nature humaine a beaucoup d'autres facettes. L'homme, affirme-t-il, a plus de buts que la simple acquisition des richesses matérielles. Il “*ne cherche point seulement l'utile et le bien, il cherche aussi le vrai et le beau*” (Walras 1896, p 100-101 ; 1990, p 90) et il aime aussi la justice. Très tôt dans sa carrière, L. Walras mentionne que les humains éprouvent des sentiments très variés.

---

<sup>2</sup> Désormais, seulement les publications de ce texte en 1896 et 1990 seront indiquées, celles-ci étant les sources standard.

Il note entre autres “*la tristesse de l’homme et sa mélancolie*” (note d’humour, mars 1862), le fait que les humains “*sont parfaitement snobs et andouilles*” (note d’humour), qu’ils peuvent essayer d’augmenter leurs richesses et leurs positions sociales aux dépens d’autrui. L’homme peut être obséquieux si cela lui est nécessaire pour obtenir des faveurs. Ainsi il dit qu’ « *On n’arrive à rien en France que par la flagornerie et l’intrigue*” (note d’humour), et que “*notre état social interdit un certain minimum de coquinerie et ne permet qu’un certain maximum d’honnêteté*” (note d’humour). La France “*est un pays où la vanité se satisfait aux dépens de la fierté*” (note d’humour). Il existe des “*individus inhabiles, paresseux, dépensiers*” et “*des individus habiles, laborieux, économes*” (Walras 1898, p 473 ; 1992, p 424). Certaines personnes effectuent les tâches nécessaires, mais beaucoup ne le font pas. “*Le monde est plein de gens*” qui font leur devoir “*trop ou trop peu*” (note d’humour).

*Malléabilité.* L’opinion a été exprimée que L. Walras croit que la nature de l’homme est “*éternelle et partout identique*” (Dockès 1996, p 31). En fait, il ne pense pas que tous les aspects de la nature d’une personne soient fixes, innés et indépendants de son histoire personnelle, de sa société et de sa culture. La nature humaine est malléable et donc diffère d’une société à une autre, d’après les conditions qui forment la personnalité de l’homme. La tristesse et la mélancolie par exemple ne sont pas des aspects intrinsèques de la nature humaine mais plutôt “*un effet de l’iniquité des lois sociales qui, plongeant les uns dans une misère insurmontable et les autres dans une opulence excessive, ne mettent personne dans les conditions véritables du bonheur, lequel consiste dans le bien-être matériel et moral conquis par le travail*” (note d’humour, mars 1862).

Selon L. Walras, le comportement humain est influencé par les instincts. Il existe les émotions intéressées, c’est-à-dire les sensations et sentiments qui ont leur source dans l’amour de soi ; “*voilà la part faite à l’instinct*” (Walras 1896, p 107 ; 1990, p 95). C’est peut-être la première et dernière fois que ces sensations et sentiments sont classés parmi les comportements instinctifs. Cependant, L. Walras reprend que l’homme n’est pas forcément dominé par ses instincts. Il existe également dans la sensibilité humaine “*une classe d’émotions désintéressées inconnues à la brute*” (ibid.).

L. Walras élabore une explication de quelques-uns des moyens par lesquels le comportement humain transcende le comportement instinctif. Dans ce contexte, il montre encore sa croyance que la nature humaine n’est pas un fait de “*permanence idéale*” (voir ci-dessous). D’abord, la religion, soutient-il, peut changer la nature humaine. “*Qu’on ne croit pas que je méconnaissse le rôle du spiritualisme chrétien dans l’humanité*”, déclare-t-il, “*je comprends ce rôle, et je*

*l'admire. Le spiritualisme a fait sortir l'homme et le citoyen de l'animal par la lutte de la personnalité libre et responsable contre l'instinct ; l'homme moral s'est créé lui-même par le christianisme*” (note d’humour). Ensuite, le raisonnement scientifique peut également changer les dispositions humaines : “*L’astronomie [...] a le plus fait pour tirer l’homme de son état de boule affolée par la peur et pour le mettre au rang d’un être comprenant et dominant l’univers physique*” (note d’humour).” L. Walras ne pense pas que l’étude de la science sociale ait produit les mêmes effets bénéfiques, mais il n’exclut pas la possibilité que cela arrive : “*Peut-être la constitution de la science sociale comme science positive ne produira-t-elle pas un moindre progrès dans les idées morales de l’homme*” (ibid.).

D’après L. Walras, l’habileté et les achèvements des humains ne sont pas les résultats automatiques de caractéristiques innées. Le fait de naître intelligent, par exemple, ne garantit pas en lui-même la création d’ouvrages scientifiques intelligents ou de productions artistiques de grande valeur. Il s’agit plutôt d’une conséquence du travail et des études. Le plein développement des facultés humaines se produit “*dans l’effort résultant de la difficulté qu’il trouve à subsister, par conséquent, dans la peine*” (note d’humour). Dans ce contexte, L. Walras ajoute une remarque assez curieuse. “*La nature nous donne l’intelligence*”, affirme-t-il, “*et elle nous la donne en tout temps avec une certaine profusion*”, mais poursuit-il, “*nous nous donnons à nous-mêmes, par un effort de volonté libre, le talent et le génie*” (note d’humour, février 1862, Collection Antonelli). L’idée selon laquelle le talent et le génie sont créés par la volonté libre est plutôt le contraire de la vérité. Ce sont des caractéristiques inhérentes des personnes douées, et pour le reconnaître, L. Walras mentionne en effet ailleurs, en se contredisant, que “*le talent [...] reçu [...] en naissant et non point acquis à force d’énergie, de persistance, de travail*” (note d’humour, mars 1862).

## 2 ) La volonté libre

L. Walras prend plusieurs positions concernant la question de la volonté libre. Dans un premier temps, il dit que l’homme peut faire ses choix librement, c’est-à-dire que le libre arbitre existe. “*Le matérialisme pur*”, affirme-t-il, “est absurde. Ne voir dans la vie de l’humanité [...] qu’un exercice de fonctions et une série de faits physiologiques” est une erreur (note d’humour). Il affirme qu’ “*à côté de tant de forces aveugles et fatales, il y a dans l’univers une force qui se connaît et qui se possède : c’est la volonté de l’homme*”. Dans leurs activités économiques, les humains “n’obéissent point à la fatalité des forces naturelles, mais à l’impulsion de la volonté de l’homme” (Walras 1896, p 124 ; 1990, p 110).

La volonté humaine “*a conscience d’agir et peut agir de plusieurs manières*” (Walras 1874, p 19 ; 1988, p 40). C'est “*une force clairvoyante et libre*” (Walras 1874, p. 18 ; 1988, p. 39)<sup>3</sup>. Cependant, L. Walras croit aussi que l'univers obéit aux règles de cause à effet. Il déclare que la libre volonté est “*l’illusion inévitable d’un être qui est à la fois un produit et un agent [un effet et une cause,] et qui a conscience de soi comme cause, mais non pas comme effet*” (Edmond Schérer cité par L. Walras, Walras 1898, p 451 ; 1992, p 407). L. Walras accepte cette notion, parlant du “*fait expérimental de l’« illusion de la liberté humaine » comme un fait d’une importance unique*” (Walras 1898, p 452 ; 1992, p 408), ou encore “*du fait de la liberté ou de son illusion*” comme un fait indispensable pour comprendre les sciences (Walras 1898, p 453 ; 1992, p 409). Il est évidemment troublé par ces deux idées différentes, revenant de nombreuses fois sur le sujet et réitérant son effort afin de les réconcilier. Sa prétendue résolution du problème prend plusieurs formes.

**Premièrement**, il définit l'existence de la volonté libre comme un fait empirique, négligeant la question de la causalité : “*J’ai toujours pris le fait de la volonté libre de l’homme comme un fait d’expérience, sans lui accorder ni plus de valeur métaphysique ni moins de valeur scientifique qu’aux faits de la végétation et de la vie*” (Walras 1896, p VI ; 1990, p 4).

**Deuxièmement**, il adopte le point de vue tout à fait différent que la volonté libre n'est pas un fait d'expérience mais plutôt une création de l'esprit. C'est un type idéal, comme les figures géométriques. Il explique dans quelques passages qu'il ne parle pas des actions des personnes telles qu'elles sont dans le monde réel. Une “personne morale, travailleurs divisant le travail”, une personne douée avec une volonté libre, sont des “représentations de l'inspiration” (note d'humeur). C'est l'un des “*types idéaux, parfaits, absous, précisément parce qu’ils sont des créations de l’esprit non pas sans rapport avec la réalité, mais sans objet corrélatif dans la réalité. Cercle parfait, volonté libre, deux représentations de l’imagination*” (note d'humeur). Nous avons ici l'exemple d'une procédure fréquemment suivie par L. Walras. Il décrit un phénomène catégoriquement comme un fait trouvé dans la réalité objective, “un fait d'expérience”, indépendant de la philosophie de l'homme sinon des processus épistémologiques, puis il amoindrit cette position intellectuelle par la déclaration que les “faits” sont des types idéaux.

**Troisièmement**, il prétend que le problème est résolu en distinguant le monde physique des activités morales de l'homme. Le premier, affirme-t-il, est assujetti à la loi de causalité. Les

<sup>3</sup> Voir Potier 1994, pp. 227, 229, 235, 249, 267-68 où cette idée de L. Walras est mise en valeur.

choses, comme les forces naturelles, “*n’ont pas même conscience d’agir, et, bien moins encore, ne peuvent agir autrement qu’elles ne font*” (Walras 1874, p 19 ; 1988, p 40). Les êtres humains en revanche ne sont pas assujettis à cette loi. L’homme “*est un être raisonnable et libre, c’est-à-dire une personne morale, par opposition à tous les autres êtres qui, n’étant ni raisonnables ni libres, ne sont que des choses*” (Walras 1896, p 33 ; 1990, p 34). Qu’est-ce qu’une personne morale ? L. Walras la définit par ses caractéristiques propres : “*une sensibilité supérieure qui attache l’homme à sa destinée, une intelligence supérieure qui la lui fait comprendre, une volonté libre qui lui permet de s’y engager, telles sont les trois facultés qui font de l’homme une personne morale*” (Walras 1896, p 141 ; 1990, p 123). L. Walras ajoute qu’en présence de l’action des causes qui le sollicitent et de la réaction qu’opposent ses facultés, l’homme s’élève progressivement au-dessus de cette action et de cette réaction par la conscience de son unité, de son identité. Il domine ses émotions et ses idées, et il domine ses résolutions. Il se sent, il se connaît et il se possède. Il a une fin et il la poursuit ; mais il le fait sachant qu’il a une fin et que c’est à lui à la poursuivre. (Walras 1896, p 115 ; 1990, p 102).

L. Walras répète que c’est la raison pour laquelle “*nous disons que l’homme accomplit une destinée clairvoyante et libre, et qu’il est, non pas une chose mais une personne*” (ibid.). Le problème avec cette ligne de raisonnement est qu’elle se réduit à l’assertion que la volonté libre existe dans un univers naturel qui obéit à la loi de la causalité, ce qui n’est pas une réconciliation des deux idées.

**Quatrièmement**, L. Walras essaie de garder à la fois la notion de la libre volonté et celle du déterminisme à propos du comportement humain. Il soutient que la libre volonté existe, mais qu’elle n’est pas complète. C’est une volonté libre à peut-être 40 %. L’homme n’a qu’un chemin étroit de liberté, limité de chaque côté par les exigences de la fatalité. “*Peut-être cette force,*” la volonté libre de l’homme, “*ne se connaît-elle et ne se possède-t-elle pas autant qu’elle le croit*” (Walras 1874, p 18-19 ; 1988, p 39). La liberté de choix des hommes se soumet à “*un principe supérieur et déterminant. Leur liberté consiste uniquement à conformer leur conduite aux exigences de ce principe telles que les leur fait voir la réflexion*

biologique et sociale de l'individu, pourquoi ne seraient-elles pas des conséquences déterminées, c'est-à-dire les conséquences des causes ?

Il a été affirmé que L. Walras “*tranche le nœud gordien*” (Dockès 1996, p 51) pour résoudre les contradictions entre le principe de l'autonomie de la volonté et le déterminisme. En fait, il n'a pas résolu le problème, il l'a finalement abandonné. Il ne veut plus ériger son système de classification et d'analyse des sciences ou sa conception de la nature de l'homme sur la notion de volonté libre ou le contraire. Si la libre volonté, dit-il, est acceptée comme un fait ou comme une illusion, peu importe. “*Scientifiquement*”, soutient-il, dire que la volonté libre est l'illusion d'un être qui a conscience de soi comme cause et non comme effet, “*c'est ne rien dire*” (Walras 1898, p 451 ; 1992, p 407). La science naturelle ne considère pas de telles questions. Les ingénieurs ont bâti des barrages sans y penser. Donc les économistes et les hommes politiques peuvent de même concevoir et appliquer des politiques économiques sans être paralysés intellectuellement par le problème de l'existence ou de la non-existence de la volonté libre (ibid.).

### 3 ) Réalisme et idéalisme

La construction des types idéaux, aspect important du traitement de la nature humaine par L. Walras, est un thème récurrent dans ses ouvrages. Il complique les choses en exprimant plusieurs conceptions des types idéaux. L'une d'entre elles est que derrière le monde empirique existe le monde idéal. Ce dernier est constitué de types idéaux, des “faits” qui sont “*la substance des choses dans sa permanence idéale*” opposée aux “corps” matériels et changeants” (Dockès 1996, p 25-26). Ces universels existent ; il ne s'agit pas de les réaliser. Légèrement différente est sa deuxième notion, les types idéaux qu'il utilise pour la construction de son l'idéal social. Cela est “*universelle dans le temps et l'espace, une vérité éternelle que l'homme a comme tâche de “révéler” et de “réaliser”*” (ibid., p 55). Pour un lecteur moderne, cette façon de penser est presque incompréhensible. On peut avoir une conception d'une société idéale dans le sens de préférée mais on ne dirait pas aujourd'hui qu'un idéal social est universel et immanent dans l'univers, une “*vérité sociale économique*” (Walras cité in ibid., p 55, n. 141). L'idéal social de L. Walras, “*perfection sur le terrain de la justice et de l'utilité sociale*” (ibid., p 280), est en vérité une élévation de ses préférences personnelles à des principes métaphysiques car ces termes sont, bien sûr, définis par lui. Sa troisième idée à propos des types idéaux est bien différente. Comme nous l'avons vu, il dit aussi que «*les sciences morales abstraites (cénonique, économique) [...] ont franchement pour objet des représentations de l'inspiration*” plutôt que *des objets immanents dans l'univers* ».

Les types idéaux sont les produits de “*l'imagination*” (note d'humeur), “*créations de l'esprit*” (note d'humeur). Il ne s'agit pas de découvrir ou percevoir intuitivement les formes idéales qui sont derrière les choses expérimentées, mais de créer ces formes idéales par l'action de l'imagination. Enfin, L. Walras affirme le truisme que les concepts utilisés dans les théories scientifiques, comme ses théories économiques, et ainsi les théories elles-mêmes, idéalisent des situations et choses réelles. Donc il identifie des types idéaux dans ses modèles économiques. Ces types sont des abstractions de l'économie réelle.

Aussi deux choses dans les ouvrages de L. Walras à ne pas confondre sont, premièrement, son utilisation de types idéaux pour construire l'idéal social qui serait obtenue par l'application de réformes qu'il préconise et, deuxièmement, sa construction de types idéaux pertinents à l'économie réelle. Dans celui-là les types idéaux sont des types *désirés* par L. Walras ; dans celui-ci, les types idéaux sont des types qu'il est *obligé* de construire parce que leur base, comme le monopole privé, existe dans le monde réel. Les raisonnements différents de L. Walras concernant les types idéaux donnent lieu à ce qui a été décrit comme deux sortes d'interprétations de ses écrits : l'interprétation réaliste et l'interprétation idéaliste. En fait, on ne devrait pas parler d’“*interprétations*” à propos de l'*existence* des types idéaux différents dans ses écrits. Des types idéaux pertinents à son idéal social existent dans ses écrits. Des types idéaux existent dans ses modèles économiques. Bien sûr, les deux peuvent être discutés et interprétés.

L'interprétation est rendue compliquée par le fait que quelquefois L. Walras orne sa discussion sur les méthodes scientifiques d'un langage philosophique qui remonte au temps des Grecs et du dix-septième siècle. Par exemple, il parle des abstractions “parfaites”. Cela a amené quelques analystes de ses pensées à croire que les types idéaux dans ses modèles économiques diffèrent de ceux utilisés par d'autres scientifiques, ce qui n'est pas le cas. Il est uniquement nécessaire de tenir compte du caractère et de l'utilisation de ses abstractions afin de ne pas être trompé dans leur interprétation par ses spéculations philosophiques. C'est-à-dire, pour former ses abstractions, L. Walras purifie les choses empiriques des éléments non pertinents pour ses modèles et les exprime dans une forme scientifique. Par exemple, du monde réel L. Walras prend l'institution de la possession de la terre par des individus privés ainsi que leur comportement, et met ces éléments dans ses modèles économiques. En contraste, il n'attribue pas ces éléments concernant la terre à la “«*société rationnelle*» conforme à l'*Idéal social de sa jeunesse*” (Dockès 1994, p 322 ; Dockès 1996, p 221). Dans l'idéal social de L. Walras, la possession privée de la terre et donc les propriétaires fonciers n'existent pas. Même chose à propos de la libre concurrence. L. Walras la préfère, “*mais quoi qu'en disent, ou qu'en paraissent dire, assez souvent les économistes, la libre concurrence n'est pas le seul mode possible d'organisation de*

*l'industrie ; il y en a d'autres ; ceux de la réglementation, des tarifs, des priviléges, des monopoles, etc.*" (Walras 1877, p 369; 1988, p 655). Pour concevoir des politiques économiques et évaluer les effets de ces phénomènes, ou simplement "*par raison de curiosité scientifique*", "*il faudrait encore étudier les effets naturels et nécessaires des divers modes possibles d'organisation de la société*" (Walras 1877, p 369 ; 1988, p 656). Il est parfaitement clair que L. Walras parle des études de l'économie réelle. On ne devrait pas donc nier ses expressions réalistes et sa préoccupation face à la réalité empirique durant la phase de sa maturité intellectuelle. On ne devrait pas essayer d'établir que toutes ses théories, modèles, définitions ou constructions appartiennent à l'idéal social, l'emportent sur toutes ses constructions, et ne traitent pas de cette réalité. Cela supprimerait une vérité essentielle à la compréhension et appréciation de ses modèles.

## 4 ) Les liens entre la nature humaine et la société

### *Critique de l'individualisme*

L. Walras n'appartient pas à l'école de pensée individualiste, si on entend par cela la croyance que tous les aspects de la société sont fondamentalement les produits des idées et des motivations des individus. Il demande : « *Est-elle donc aussi dans l'individu ou dans l'humanité, la force qui tantôt jette les nations dans les alternatives du progrès et des réactions politiques, et tantôt les précipite au souffle de la guerre et des révolutions ? Nous dirons, quant à nous, que c'est l'abstraction seule qui permet de concevoir soit l'individu sans l'État, soit l'État sans l'individu, et que l'homme en société, individu dans l'État, est la seule réalité* (Walras 1896, p 91 ; 1990, p 83). Par rapport à la propriété privée, sujet très courant de ses recherches, L. Walras soutient que l'appropriation des choses "*dépend, bien entendu, non pas de chacun de nous en particulier, mais de nous tous en général. C'est un fait humanitaire qui a son origine non dans la volonté individuelle de chaque homme, mais dans l'activité collective de la société tout entière*" (Walras 1874, p 39-40 ; 1988, 8, p 62)<sup>4</sup>. De même, la division du travail implique l'interdépendance des travailleurs. L'aptitude de l'homme à cette division "*est la condition même de son existence et de sa subsistance. Au lieu d'être indépendantes, les destinées de tous les hommes sont solidaires les unes des autres au point de vue de la satisfaction de leurs besoins*" (Walras 1874, p 36 ; 1988, p 59).

---

<sup>4</sup> L'histoire de l'appropriation donnée par L. Walras ne montre pas que l'appropriation a été une conséquence de la coopération entre les membres de la société. D'après son histoire, il s'agissait plutôt d'une condition créée par la force physique et les ruses (voir Walras 1874, p 39-40 ; 1988, p 62).

### *La nature humaine comme la base des phénomènes sociaux*

Néanmoins, L. Walras indique ou laisse entendre qu'il existe des caractéristiques de la nature humaine dont le comportement social est le résultat. Après avoir établi les caractéristiques fondamentales de la nature humaine, il devrait être possible, d'après L. Walras, d'en déduire les aspects principaux de la structure et du fonctionnement de la société et de l'économie : “*Nous sommes donc en possession d'une définition de l'homme idéal extraite avec soin d'une analyse exacte de l'homme réel. De cette définition expérimentale, il n'y a plus qu'à déduire, par une série de jugements analytiques, tous les théorèmes de la science sociale*” (Walras 1896, p 122 ; 1990, 9, p 107). L. Walras espère que les érudits voudront “*bien examiner les résultats scientifiques auxquels on peut arriver en partant de la personnalité morale de l'homme, sur le terrain du bon vieux droit naturel, à la seule condition d'exercer un peu sa réflexion et son raisonnement*” (Walras 1896, p VII ; 1990, p 5).

Il soutient que les caractéristiques de la nature humaine, inhérentes et en amont du développement de la société, sont “*la volonté humaine, le besoin et le désir*” (Walras 1898, p 451 ; 1992, p 407). Ce sont “*les causes de l'activité morale et économique de l'homme*” (ibid.). Pour comprendre l'activité économique de l'homme, il faut en étudier les causes. L. Walras pense qu'en appliquant cette démarche à ces sujets, il adopte la méthode des sciences naturelles. Ces sciences, pense-t-il, trouvent les causes de fond d'un phénomène et par le moyen de leur étude arrivent à une compréhension de celui-ci (ibid.). Il n'est pas surprenant que L. Walras déduise de son analyse de la nature humaine les conditions sociales qu'il préfère. Par exemple, il déclare la propriété privée est une conséquence de la nature humaine (Walras 1874, p 39 ; 1988, p 61). La deuxième étape de son raisonnement est d'affirmer que cela en confère un caractère moralement et donc légalement correct : “*On fonde le droit de propriété sur le fait de la personnalité de l'homme*” (Walras 1896, p 33 ; 1990, p 34).

Montrant encore que la nature humaine précède le caractère de la société, L. Walras cherche dans cette nature ce qu'il appelle le principe de la distinction entre l'art et la science, et le principe de la distinction entre l'industrie et les mœurs (Walras 1896, p 128 ; 1990, p 113). C'est également, pense-t-il, “*dans l'étude de la nature humaine qu'il nous faut chercher le principe*” de la concordance entre l'art et la science et la concordance entre l'industrie et les mœurs (ibid.). La nature humaine détermine certains faits importants de l'histoire de l'homme : “*Il y aura discordance ou harmonie dans la destinée de l'homme selon qu'il y aura discordance ou harmonie dans la nature de l'homme*” (ibid.).

Pour décider laquelle de ces alternatives existe, revenons donc à la nature humaine : à la nature physiologique, c'est-à-dire à l'aptitude à la division du travail et à la nature psychologique, c'est-à-dire à l'amour sympathique et esthétique, à l'entendement et à la raison, à la volonté libre ; et voyons si toutes ces facultés existent comme des ressorts fonctionnant à l'encontre les uns des autres ou comme les pièces bien agencées d'un heureux mécanisme (ibid.). Il regroupe les résultats de son enquête ainsi : “*De l'analyse de la nature humaine et de la classification du monde humanitaire que nous avons poursuivies [...], il résulte qu'il y a deux groupes de faits et de rapports sociaux : les faits et les rapports économiques, et les faits et les rapports moraux*” (Walras 1896, p 123 ; 1990, p 109). Les phénomènes économiques sont réglés par ce qui est utile ou ce qui présente un intérêt, et sont étudiés par une science sociale, l'économie politique. Les phénomènes moraux sont réglés par l'idée de la justice et sont étudiés par une science morale qui est la science sociale proprement dite (ibid.). Nous nous tournons maintenant vers la conception de la nature humaine que L. Walras utilise dans ses études des phénomènes économiques.

## 5 ) L’Homo œconomicus

*Le concept de l’homme dans les modèles économiques de L. Walras.*

Comme nous l'avons vu, L. Walras construit, comme tout modélisateur, des types idéaux. Il indique le caractère de son raisonnement scientifique quand il critique les choses qui se produisent dans les modèles de H.-H. Gossen et de W. S. Jevons : “*elles ne se passent pas ainsi, je ne dirai pas dans notre état social économique, mais dans l'état social économique abstrait et idéal qui est celui dont l'économie politique pure fait la théorie*” (Walras 1885, p 77 ; 1990, p 321). Appliquant sa procédure d'abstraction à l'étude de la nature humaine, il peint un portrait idéal de l'homme en identifiant et en insistant sur quelques caractéristiques trouvées dans le monde empirique et en négligeant de nombreux détails.

Dans cette idéalisation, il distingue trois aspects de la nature humaine : «*En effet, l’homme qui a des besoins, qui divise le travail et qui, en vue de la satisfaction maxima de ses besoins vend des services et achète des produits en quantités telles que ses raretés soient réciproques des quantités virtuellement échangeables des services et des produits, l’homme œconomicus, est aussi celui qui est doué de sympathie et de sens esthétique, d’entendement et de raison, d’une volonté consciente et libre, l’homme ethicus ; et tous deux sont l’homme vivant en société, cultivant l’art, faisant de la science, ayant des mœurs et pratiquant l’industrie, bref l’homme œconomicus*» (Walras 1898, p 450 ; 1992, p 406).

Nous savons que l'homme peut parfois être insensé, myope et incapable de formuler des plans efficaces pour maximiser son profit et son utilité, qu'il fait des erreurs et est quelquefois indécis. Nous savons que l'homme peut être irrationnel dans le sens d'agir d'une façon contredisant ses propres buts ou agir sans savoir ses motivations. Autant que je sache, L. Walras ne dit pas ces choses explicitement, mais en tout cas il décide de ne pas pourvoir ses modèles économiques d'individus de ce type. L'idéalisation du comportement humain qu'il introduit dans ses modèles économiques est *l'homo œconomicus*. L. Walras pense que “*l'intérêt personnel*” est toujours “*le grand stimulant de l'individu*” (Walras 1898, p 485 ; 1992, p 433). “*Dans les limites du droit d'autrui et de ses devoirs envers lui-même l'homme est fondé à chercher le maximum de bonheur*” (note d'humeur). L'hypothèse de cette motivation, croit-il, est d'extrême importance pour l'économie politique appliquée : “*En économie politique appliquée, théoriquement nous supposons toujours l'homme connaissant son intérêt et le cherchant ; et pratiquement il faut aussi faire comme si cela était : c'est le meilleur moyen d'arriver à ce que cela soit*” (note d'humeur). Il est donc pertinent de remarquer que la critique selon laquelle il a utilisé un modèle d'une personne qui maximise l'utilité et le profit, et dans ce sens un modèle unidimensionnel de l'homme, est vrai. Il faut ajouter que l'homme économique est une hypothèse que l'on retrouve chez tous les théoriciens de l'équilibre général.

L. Walras poursuit une chaîne de raisonnements qui lie le caractère de l'homme au fonctionnement des marchés. D'abord, l'homme a des besoins et des désirs, la satisfaction desquels produit l'utilité : «*D'un certain genre d'utilité de la marchandise que nous appellerons utilité d'extension ou extensive parce qu'elle consiste en ce que cette espèce de la richesse répond à des besoins plus ou moins étendus ou nombreux selon que plus ou moins d'hommes les éprouvent et les éprouvent dans une proportion plus ou moins forte, parce que, en un mot, abstraction faite de tout sacrifice à faire pour s'en procurer, la marchandise serait consommée en plus ou moins grande quantité*» (Walras 1874, pp 77-78 ; Walras 1988, p 104).

Deuxièmement, l'homme éprouve l'utilité marginale décroissante : “*Mais toutes ces unités successives ont, pour le porteur (1), une utilité d'intensité décroissante depuis la première qui répond au besoin le plus urgent jusqu'à la dernière après la consommation de laquelle se produit la satiété*” (Walras 1889, p 98 ; 1988, p 107). Troisièmement, une des caractéristiques de la nature humaine est le désir de maximiser l'utilité totale obtenue de tous les biens et services consommés. L'homme cherche “*la satisfaction maxima des besoins, ou le maximum d'utilité effective*” (Walras 1874, p 86-87 ; 1988, p 116). Poursuivant le principe qu'il exprime quand il dit que la science devrait négliger les questions soulevées par la volonté libre ou son illusion, il affirme que “*pour ma part, j'ai pris les courbes des besoins comme des faits [dont j'essaie de*

*partir] sans rechercher la part d'influence qui [sic] y pourraient avoir respectivement la nature des choses et la volonté de l'homme*” (Walras à C. B. Renouvier, 25 septembre 1874, in Walras 1965, 1, lettre 303, p 435).

L. Walras répond aux critiques de son type de modèle comme ceci : “*Sous prétexte que l'intérêt personnel n'est pas le seul mobile de l'homme*”, il ne faudrait pourtant pas éliminer tout à fait l'intérêt personnel comme mobile de l'homme” (note d'humeur). Charles Renouvier lui dit, que des “*conditions psychologiques, sociales et autres sont de nature à introduire un écart entre les prévisions de l'économie mathématique et les déterminations des faits économiques*”. Il pense que cet écart est considérable (C. B. Renouvier à Walras, le 18 mai 1874, in Walras 1965, 1, lettre 274, p. 396). L. Walras lui répond que dans les *Eléments d'économie politique pure*, “*exclusivement une œuvre de théorie*” économique, déclare L. Walras, “*j'ai cru pouvoir faire abstraction des "conditions psychologiques, sociales et autres" dont vous parlez comme des perturbations accessoires*” (Walras à C. B. Renouvier, le 25 septembre 1875, in Walras 1965, 1, lettre 303, p 435). Il indique le lieu où il veut introduire des considérations telle la psychologie humaine : “*C'est seulement, à ce que me semble, lorsqu'il s'agira d'en venir à des calculs numériques sur des données correctes qu'il y aura lieu de tenir compte de ces conditions*” (ibid). Sa réponse n'est pas complètement cohérente, étant donné que la sensation de satisfaction et la propension à maximiser l'utilité sont des caractéristiques psychologiques.

L. Walras rejette quand même les allégations selon lesquelles son économie mathématique est incompatible avec une description exacte de la nature humaine ou de ses conséquences sur le monde socio-économique. Son application des mathématiques à l'économie politique, a-t-il du, a pour seul but de déterminer les “*rapports entre les grandeurs : la quantité, l'utilité et rareté, la demande, l'offre, le prix des marchandises*” (ibid.) : « *Quel type ! Le crétin de l'Institut, le monsieur à rosette de la Légion d'honneur, accumulant quatorze places, ne sachant du reste pas un mot ni de psychologie, ni de mathématiques, qui vous dit que "la liberté humaine ne se laisse pas mettre en équation"*” (note d'humeur), et de même, que l'un ““*des éléments de la détermination du prix en libre concurrence est la liberté humaine dont on ne peut pas calculer les décisions*””. *Or nous n'avons jamais essayé de calculer les décisions de la liberté humaine ; nous avons seulement essayé d'en exprimer mathématiquement les effets* » (note d'humeur).

### *Les conséquences de l'intérêt personnel matériel.*

L. Walras déduit ces conséquences de son concept de l'homme. L'homme économique engendre les activités de production, d'échange et de consommation.

Les préférences sous-jacentes aux dispositions à acheter ou à vendre et les avoirs forment la base des fonctions de l'offre et de la demande. Les courbes d'utilité et les conditions économiques telles que les biens et revenus de l'individu génèrent les courbes de demande et d'offre. Les caractéristiques de la nature de chaque agent économique génèrent les formes spécifiques de ces fonctions. “*Chaque échangeur, dans notre théorie, peut être supposé comme établissant comme il l'entend ses courbes d'utilité ou de besoin*” (Walras 1889, p 252 ; 1988, p 334). “[T]out porteur d'une marchandise quelconque qui se rend sur le marché pour y échanger une certaine quantité de cette marchandise contre une certaine quantité de quelque autre marchandise y porte des dispositions à l'enchère, ou virtuelles ou effectives, susceptibles d'une détermination rigoureuse” (Walras 1874, p 59 ; 1988, p 82). Ces dernières sont des phénomènes objectifs révélés sur le marché. Ces dispositions peuvent être montrées par la réaction de l'individu à des prix cotés, mais “*ces dispositions n'en existent pas moins à “l'état virtuel et non effectif” par rapport à des prix non cotés. Une personne peut “prévoir toutes les valeurs possibles de  $p_a$  depuis zéro jusqu'à l'infini, et déterminer en conséquence toutes les valeurs correspondantes de  $d_a$ , en les exprimant d'une manière quelconque*” (Walras 1874, p 60 ; 1988, p 83). Les courbes d'offre et de demande une fois établies, L. Walras montre comment les prix en résultent sous un régime hypothétique de libre concurrence absolue. Il poursuit en disant qu’“*ayant ainsi montré successivement : 1° comment les prix courants ou d'équilibre résultent des courbes de demande, et 2° comment les courbes de demande résultent elles-mêmes de l'utilité et de la quantité des marchandises, j'avais fait apparaître le rapport qui relie l'utilité et la quantité des marchandises à leur prix sur le marché*” (Walras 1885, p 69 ; 1896, p 351-52 ; 1990, p 311-12).

L. Walras explique la motivation et le comportement du consommateur qu'il met dans ses modèles. Le consommateur sait comment maximiser son utilité. La “*condition de satisfaction maxima [est] toujours la condition déterminante d'offre des services et de demande des produits et de revenu net*” (Walras 1877, p 284 ; 1988, p 369). Les services et produits d'intérêt privé sont «*ceux qui intéressent les hommes en tant qu'individus vaquant librement à l'obtention de leurs positions personnelles, c'est-à-dire à la satisfaction de besoins divers et inégaux pour chacun d'eux. Chaque individu consommateur suppose le nombre d'unités de services ou produits alimentaires, d'habillement, mobiliers, etc., qu'il pourrait consommer à la rigueur. Il compare les intensités d'utilité, non seulement des unités similaires d'un même service ou produit, mais des unités différentes des diverses espèces de services ou produits. Les prix une fois criés ou affichés, il voit comment il doit distribuer son revenu entre ces diverses marchandises pour se procurer la plus grande utilité effective possible. Et, finalement, il demande tant de tels ou tels produits ou services*» (Walras 1875 in 1897 et in 1898, p 197 ; 1992, p 186).

L'homme économique de L. Walras est prudent et économe. Les consommateurs pensent à leurs besoins futurs, maintiennent des inventaires et des encaissements d'argent “*en attendant les échéances de leurs fermages, de leurs salaires, de leurs intérêts, ou pour acheter des produits capitaux neufs*” (Walras 1900, p 300 ; 1988, 8, p 443). Les producteurs font de même “*en attendant le règlement des produits par lui vendus*” (Walras 1900, p 300-301 ; 1988, p 445). Même chose à propos de la production des nouveaux capitaux. Un agent économique cherche “*le maximum d'utilité effective des capitaux neufs*” (Walras 1889, p 298-99 ; 1988, p 412). Les offres et les demandes exprimées dans le contexte des institutions et des procédures des marchés sont un composant des mécanismes économiques menant à l'échange et déterminant les niveaux de production, de consommation, d'épargne et d'investissement. Les offres et les demandes sont intégrées dans l'ensemble des activités interdépendantes qui constituent l'économie.

L. Walras construit donc cette chaîne de raisonnement : “*Partant ensuite de l'utilité de chacune des marchandises pour chacun des échangeurs, exprimée par des courbes décroissantes en fonction de la quantité consommée, je démontrais [...] la condition de satisfaction maxima des besoins*” (Walras 1885 in 1896, p 351-52 ; 1990, p 311-12), et “[de] *la condition du maximum d'utilité effective se déduit rationnellement la fonction de demande ou d'offre effective suivant le prix [...] ; et de la condition d'égalité de l'offre et de la demande se déduit rationnellement le prix courant d'équilibre. Ainsi toute l'économique pure peut se constituer comme une science mathématique*” (Walras 1898, p 467 ; 1992, p 419-20).

## Conclusion

L. Walras examine l'homme réel. Sa nature, prétend-il, est “*partout identique*” (Dockès 1996, p 31), mais le fait est qu'il puise sa connaissance du sujet dans son expérience directe et dans ses lectures de l'histoire de l'humanité, concentrant son attention sur le comportement des peuples dans les sociétés du monde occidental dont il est familier. Il a quand même un concept large de la nature humaine dans ces sociétés. Il étudie les différentes facettes du comportement telles que les motivations des individus, leurs buts et comment ils essayent de les atteindre. Il expose comment le comportement des individus est influencé par leurs attitudes envers autrui et d'autres caractéristiques de la psychologie humaine. Ses écrits en économie appliquée montre qu'il comprend que l'homme réel est parfois irrationnel, qu'il fait des erreurs économiques, qu'il est fréquemment gaspilleur.

L. Walras définit aussi l'*homo œconomicus*, un type idéal qui ne fait pas les erreurs mentionnées ci-dessus. L'homme économique estime toujours correctement l'utilité qu'il recevra d'un bien et sait comment maximiser son utilité totale ; en tant qu'entrepreneur il maximise toujours son profit ; il pourvoit consciencieusement à son avenir. Le but de la conception de L.Walras de l'homme économique est le développement de ses modèles économiques. Bien que nous ayons tendance aujourd'hui à déduire la nature humaine du comportement humain, L. Walras prône le contraire. Il pense que le comportement des acteurs dans ses modèles peut être déduit de leur caractère, et l'homme économique est le concept de l'homme qu'il utilise dans ses modèles de libre concurrence et de monopole pour comprendre l'économie réelle.

L. Walras différencie son idéal social de ses théories économiques positives. Le fait qu'il affirme dans plusieurs discussions philosophiques qu'il est platonicien et qu'il a construit ou révélé l'idéal social, n'implique pas qu'il n'ait pas essayé de comprendre l'économie réelle pendant ses phases de créativité et de maturité intellectuelle. Ses modèles économiques reflètent le côté réaliste de sa pensée, le côté consacré à l'étude des phénomènes économiques pour des buts appliqués et pratiques. Cela est indiqué par le fait qu'approximativement 60% de ses écrits traitent de l'application de ses théories à la formation des politiques concernant le monde réel.

## Bibliographie

- Dockès P. (1994) “*«La société n'est pas un pique-nique» : le socialisme appliqué de Léon Walras*”, Economies et Sociétés, Série Œconomia, Histoire de la Pensée économique, P. E. n° 20-21, 10-11/1994, p 270-325.
- Dockès P. (1996) « La société n'est pas un pique-nique ; Léon Walras et l'économie sociale » Economica, Paris.
- Potier J-P. (1994) “*Classification des sciences et divisions de l'« économie politique et sociale » dans l'œuvre de Léon Walras : une tentative de reconstruction*”, Economies et Sociétés, Série Œconomia, Histoire de la Pensée économique, P. E. n° 20-21, 10-11/1994, p 223-277.
- Walras A., Walras L. (1988) « Œuvres économiques complètes » (ŒC), Paris : Economica.
- Walras L. (1862) et inconnus. « Notes d'humeur », la plupart non datée.
- Walras L. (1867-68) “*Recherche de l'idéal social. Leçons publiques faites à Paris en 1867 et 1868*,” Le Travail, 2 ; in Walras 1868.
- Walras L. (1868) « *Recherche de l'idéal social, Leçons publiques faites à Paris. Première série, 1867-1868, Théorie générale de la société*», Guillaumin and C<sup>ie</sup> et Ag<sup>ce</sup> Gén<sup>le</sup> des Auteurs et Compositeurs, Paris ; et in Walras 1896, 25-171, et in Walras 1990, 9, p 27-173.

- Walras L. (1874) « Eléments d'économie politique pure ou Théorie de la richesse sociale », 1<sup>ère</sup> partie, 1<sup>ère</sup> ed., L. Corbaz, Lausanne ; Guillaumin, Paris ; H. Georg, Bâle.
- Walras L. (1875) “*L'Etat et les chemins de fer*,” écrit en 1875, publié dans la Revue du droit public et de la science politique, 7, no. 3, mai-juin, 1897, 417-36 ; 8, no. 1, juillet-août, 1897, 42-58 ; et in Walras 1898a, p 193-232.
- Walras L. (1877) « Eléments d'économie politique pure ou Théorie de la richesse sociale », 1<sup>ère</sup> ed. 2<sup>e</sup> partie, Imprimerie L. Corbaz, Lausanne ; Guillaumin, Paris ; H. Georg, Bâle.
- Walras L. (1885) “*Un Economiste Inconnu : Hermann-Henri Gossen*” Journal des Economistes, 4<sup>ème</sup> série, 30, avril-mai, 68-90 ; et in Walras 1896, 351-74.
- Walras L. (1889) « Eléments d'économie politique pure ou Théorie de la richesse sociale » 2<sup>nd</sup> ed, F. Rouge, Lausanne ; Guillaumin, Paris ; Duncker & Humblot, Leipzig.
- Walras L. (1896) « Etudes d'économie sociale » (*Théorie de la répartition de la richesse sociale*), F. Rouge, Lausanne ; F. Pichon, Paris.
- Walras L. (1898a) « Etudes d'économie politique appliquée » (*Théorie de la production de la richesse sociale*), F. Rouge, Lausanne ; F. Pichon, Paris.
- Walras L. (1898b) “*Esquisse d'une doctrine économique et sociale*”, in Walras 1898a, p 449-95 et in Walras 1992, p 405-41. Lausanne ; Guillaumin, Paris ; Duncker & Humblot, Leipzig.
- Walras L. (1900) « Eléments d'économie politique pure ou Théorie de la richesse sociale » 4<sup>e</sup> éd., F. Fougé, Lausanne ; F. Pichon, Paris.
- Walras L. (1965) « Correspondence of Léon Walras and Related Papers », préparé par William Jaffé, North-Holland, Amsterdam.
- Walras L. (1988) « Eléments d'économie politique pure ou Théorie de la richesse sociale », édition comparative préparée par Claude Mouchot, in ŒC, 8.
- Walras L. (1990) « Etudes d'économie sociale » (*Théorie de la répartition de la richesse sociale*), préparé par Pierre Dockès, in ŒC, 11.
- Walras L. (1992) « Etudes d'économie politique appliquée » (*Théorie de la production de la richesse sociale*), préparé par Jean-Pierre Potier, in ŒC, 10.

